

Plaire au public

« On ne considère en France que ce qui plaît. C'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. » (Fables de Jean de La Fontaine, préface)

« Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre, qui a attrapé son but, n'a pas suivi un bon chemin. » (Molière, Critique de l'école des femmes, scène 7)

la littérature

Il nous aura fallu un bon moment pour comprendre que nous ne faisons pas de la littérature. Arrogants et impérieux, nous avons pourtant manqué autant d'assurance que d'audace. Nous ne prenons toute la mesure du gouffre qui nous sépare d'elle

qu'aujourd'hui. Nous franchissons le pas. Notre journalisme est poétique et philosophique à la fois, sous une forme qui s'en inspire sans pouvoir ni vouloir s'y inscrire en tant que tel, mais faire éclore un tout autre écrit, inédit, pas littéraire une seconde.

C'est la poésie et la philosophie qui nous sauveront de la littérature, longtemps après que la littérature aura fini de nous gâcher la philosophie et la poésie, par sa promiscuité avec elles, alors que cela n'a jamais rien eu à voir. La littérature

n'a à voir qu'avec le journalisme, n'est, ni plus ni moins, que du journalisme. C'est la littérature qui fait passer la poésie pour des choses charmantes et démodées, luxe que les gens actifs ne peuvent hélas plus se permettre, alors que la poésie est abrupte production du monde et non pas fleurettes soporifiques et inoffensives. C'est la littérature, sous-pensée, faux-penser (« faut penser », pen-

littérature

Que pourra-t-on sauver de la littérature? est la question qui va devenir cruciale. Si rien ne doit s'en sauver tant mieux. Tout le feuilletonisme ignoble encore dégradé sous la forme du téléfilm de cinéma, qui a exploité jusqu'à la corde toutes les ficelles romancières, ne laisse plus rien espérer des grands noms du 19e siècle, piédestalisés par les académies et leurs imbéciles galonnés d'abord, puis les rois du magazine ensuite. Ce qu'on pourrait sauver

de la littérature, qu'on appellerait littérature, comme de l'art, c'est peut-être des auteurs, des textes tout autre, qu'un autre instinct doit reconnaître dans la bibliothèque. C'est le Stendhal des romans et celui de l'égotisme (des relations de voyages plus ou moins fictionnelles) qui peut servir de première compréhension au sujet d'une possible transition entre littérature et littérature. En attendant les notions de phi-

à cœur que d'imiter dans l'esprit comme à la lettre, les fondations du succès public s'étant solidement ancrées, comme la métaphysique s'était simplifiée par Descartes, dans l'applaudimètre.

La faveur du peuple-tyran n'a fait que reprendre l'aval que Louis XIV avait donné aux productions de son siècle, qui sont loin d'être aussi merveilleuses qu'on le prétend flatterement. La bourgeoisie et la plèbe, indiscernables dans leurs désirs, ne voulaient que la place du roi, les grands élans de l'esprit n'y servaient qu'en tant que vagues prétextes.

La peinture, par exemple, avec Charles Le Brun comme grand officiel, n'a guère brillé. Poussin, Le Nain? De pâles Italiens. La pompe maniérée de Lully, dont on profite à fond grâce au revival aujourd'hui, est enfoncée par les Allemands et les Italiens, même par Purcell.

ut : un favori.
Fainte. Dans le sens de fiction, ce que le poète a inventé, ce qu'il imagine, III, 1 et VI, 1. Le mot est dérivé de *feindre*, dont le sens premier est : façonner, arranger, représenter. De même que l'artiste façonne la matière à laquelle il veut donner une forme (argile ou marbre), le poète dispose les différents éléments de sa fiction, de son œuvre. Ce sens ancien du mot se retrouve dans Du Bellay :

« N'est ce pas toi, dont la divine main De vil bouillier forma le corps humain, Pour y enter l'âme que tu as feinte Sur le portrait de ton image sainte ? » (III, 22.)

On voit comme le mot a passé au sens dérivé de *faire croire ce qui n'est pas*. Mais ce qui est curieux, c'est que La Fontaine emploie le mot *mensonge* dans le même sens que *faite* : fiction poétique (V. plus bas.)

Fier. Latin *ferus* : sauvage; au

ser captif et calculateur, labeur) qui se targue de détenir l'exclusivité de choses simples et abordables, naturelles, évidentes, taxant la philosophie d'être des emberlificotements alambiqués et filandreux sans queue ni tête, quoique très très très importants bien sûr.

C'est la littérature qui s'est imposée comme la voix de l'expression sensée et directe; mais ce n'est qu'un langage de farce et attrapes, mélange indescriptible de distractions et remontrances.

l'osophie et de poésie sont plus appropriées, en terme d'esquisse, de test au

text, à la teste. La pensée comme fil conducteur.



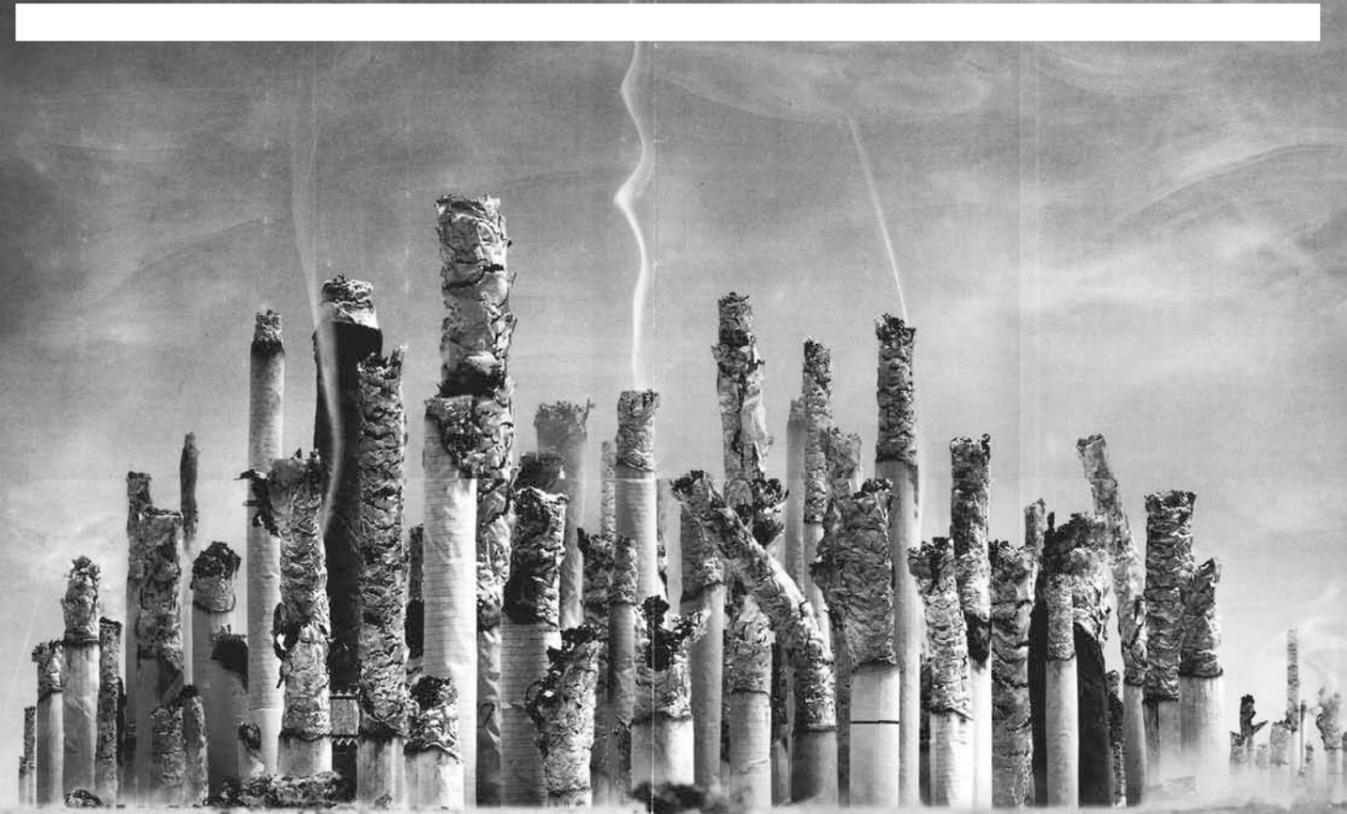
txt est une publication des presses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2015 - XI



11
EN FRANÇAIS DANS LE TXT

ENFIN!

La délittérarisation



Ça y est. La pensée se désengage de la presse et du roman, les munitions traditionnelles du gros calibre de l'édition. Cette façon de démilitarisation laisse envisager un repos des mots non plus destinés à abattre l'ennemi, mais à suivre les voies d'une méditation pas bouddhiste ni évangélique pour autant (ces modes n'étant pas délittérarisés une seconde, c'est à dire n'ayant pas baissé les armes). La puissance n'est pas abdiquée, mais devient véritable, non disputée. C'est la fin du pseudo règne de la tolérance et de la variété des partis. On va enfin se défaire du système des options, des faux choix dissimulant un principe unique et occulte, sans en priver ceux qui ne peuvent pas s'en passer; juste se priver de ceux qui ne peuvent s'en passer.

L'illitérature, l'allitérature, l'hallalittérature

Le français reste une langue à inventer. Langue secrète, perdue, du passé, langue inconnue du futur. Non lue, pas encore lue, jamais lue.

Il se dégage de toute la littérature française un parfum de tourbe et de poudre. De week-end de chasse en Sologne, où toute une bourgeoisie universitaire, très protégée, s'amuse à tirer du gibier sans avoir à s'en nourrir, pour le plaisir. Formules en-

rubannées et savantes, plaisanteries entre collègues, assauts d'érudition, tout un jeu arbitraire, parfaitement gratuit, drôle d'ailleurs, dont la gratuité augmente l'efficacité, ne prouve que beaucoup de limites, et, en connaissance de cause, l'art

de séduire sa propre classe avec des effets de manches et des artifices et, en fond du tableau, celui de jeter sous la dent du politique toute sorte de nouvelles têtes blondes. Tout ça ne peut plus avoir cours éternellement; la fausseté de toute

une édition tournée vers ces abus, la confusion mentale qu'elle diffuse, qu'elle distille à souhait sur des cerveaux mal assurés qui ont vite fait de se jeter, au vu des apparences toujours soigneusement façonnées pour être trompeuses, dans les pires

files. Ingénieuse, subtile, retorse, torve et malsaine au possible, toute une branlée de littérateurs a fait régner sa puissance sur le texte... sans avoir rien écrit de correct, jamais. Surtout pas! Ce sont des coups à se prendre les pieds dans le tapis!

Plus c'est moche et prétentieux et plus ça impressionne. Pourquoi s'en priver? Les lecteurs bêtes à crever valent encore moins que ceux qui les embourbent, naturellement. Enfumés nous aussi, nous en fumes. Est-ce à dire que la littérature fran-

çaise devient lettre morte? Que non, sinon certes telle qu'elle a frelaté sa réputation vénérable. Il faut tout relire et lire ce qui n'a pas été encore lu. Souvent quelques lignes suffisent à se refaire une idée sur ce qu'on a trop lu.



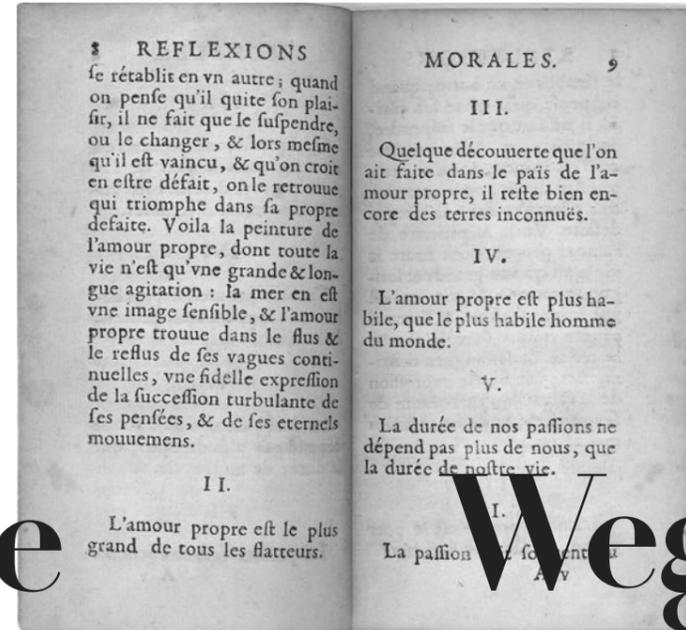
audaces de La Rochefoucauld

Seul en France sous Louis XIV La Rochefoucauld a osé une véridique critique du Roi, et encore

avec tant de précautions que l'on imagine à peine la terreur que le petit potentat faisait régner sur sa

cour. On en déduit aisément les flatteries incroyables de bassesse qu'il devait exiger quotidiennement. Il devait y avoir une industrie de la flagornerie qui a tant impressionné, qu'il en est resté en France un goût forcené du petit-petit bourgeois pour le compliment obligatoire, la louange outrée jusqu'à l'absurde, seule source de son seul bonheur. Il faut que Louis XIV ait été bien sensible à ses faiblesses et à ses travers (sa mère ne l'aurait-elle pas torturé de remontrances et d'humiliations?) pour qu'il ait été à ce point une victime de l'amour propre dont LR fait le fond de ses

maximes, et le dix-septième siècle tout le corps de son style. Sans doute des caractères impérieux et cruels comme L XIV ou Napoléon, qui ont communiqué ce trait à toute leur époque au travers de leurs cours et ont marqué le temps, sont bien affreux. Mais plus affreuses encore sont les époques que rien ne vient caractériser qu'une vague bordée de bons sentiments sous-tendus de la plus totale nullité. Il vaut mieux encore le mobilier Empire qui est atroce, que le design 2015, inexistant. Mieux vaut la souffrance que le vide, souffrance de la souffrance.



Georges Canaille

La littérature, son comble et ses décombres

Bataille conserve une dimension instructive parce qu'il n'a jamais constitué réellement une oeuvre littéraire en tant que telle. Et ceci jusqu'au ridicule le plus assumé, l'imbécillité absurde. Sa façon de faire dans le trivial, de taper dans les goûts d'un certain public avec une parfaite ingénuité, faisant corps avec lui sans tenter de sauver « la beauté et l'intelligence » du contexte le plus ordurier mais, au contraire, de l'en laisser surgir naturellement, marque chez Georges Bataille l'écrivain illittéraire, outrepassant les « styles », les catégories. Il a plus d'influence sur nous que nous ne l'avions cru. Ses textes d'études comme *La part maudite*

ne parviennent pas à être de la philosophie; sa poésie non plus ne sait pas se contenir dans les limites d'un genre - la poésie ne pouvant jamais en être un. En toute généralité, mais toujours très personnel à en être poisseux de présence, il donne raison à ses obsessions et ses fantasmes comme réalité effective, comme dans son *Gilles de Rais*, impressionnant par sa récréation imaginaire et si vive. Si quelqu'un a su tirer parti, donner perspective au surréalisme, ce tripot, ce n'est que lui, parce qu'une ouverture, une échappée authentique et personnelle est passée par lui. On n'a jamais conjugué comme ça extase et stupre, ordre et désordre, et le



dire, c'est encore méconnaître le sens entier d'un chemin tout à fait original sans tapage en vérité, sous l'écorce scandaleuse de pure fa-

cade. Il est hors cadre, déjà oublié, cet auteur emblème d'une autre ère. Georges Bataille souligne impulsivement, antillittéraire au

possible, la fausseté qui s'exprime dans le découpage en genres (roman, essai, policier, science-fiction, porno etc.) de la littérature.

Dé-livre

L'horizon se dégage, l'encyclopédisme, les notions de savoir, d'auteur, d'oeuvre, de texte volent en éclats. Comment vivre sans survivre? Dévivre? Délivre.

Wege - nicht Werke

C'est par cette formule liminaire (des chemins, non des oeuvres) que Martin Heidegger lança sa propre *Gesamtausgabe* (édition intégrale) sur la toute fin de sa vie. Un philosophe qui parlera pour longtemps par le livre. *De l'essence de la vérité*, ch. 8.

C'est dans la pensée de l'être que la libération de l'homme pour l'existence, libération qui fonde l'histoire, accède à la parole. La parole n'est pas en premier lieu l'« expression » d'une opinion, mais, d'emblée, l'articulation protectrice de la vérité de l'étant en totalité. Le nombre de ceux qui entendent cette parole importe peu. La qualité de ceux qui peuvent y prêter attention, décide de la position de l'homme dans

l'histoire. Mais à ce même moment de l'histoire du monde, où s'accomplit le début de la philosophie, commence aussi la domination *expresse* du sens commun (de la sophistique). Le sens commun fait appel à l'évidence (*Fraglosigkeit*) de l'étant révélé et qualifie toute interrogation philosophique d'attentat contre lui-même et son ombrageuse susceptibilité.

Mais ce que le bon sens, d'abord justifié dans son domaine propre, estime de la philosophie, n'atteint pas l'essence de celle-ci, qui ne se laisse déterminer que relativement à la vérité originariaire de l'étant comme tel en totalité. La pleine essence de la vérité incluant toutefois sa non-essence et régnant originiairement sous la forme de la dissimulation, la philosophie, en tant qu'elle pose la question de

cette vérité, est divisée en elle-même. Sa pensée est la souple douceur qui ne se refuse pas à l'obnubilation de l'étant en totalité. Mais elle est aussi la résolution rigoureuse qui, sans détruire la dissimulation, amène celle-ci, en préservant sa nature, à la clarté de l'intellection et ainsi la contraint [à se manifester] dans sa propre vérité.

La philosophie, dans la douce rigueur et la rigoureuse douceur du laisser-être de l'étant comme tel en totalité, se développe en une interrogation qui, si elle ne peut pas s'en tenir exclusivement à l'étant, ne tolère non plus aucune injonction extérieure. Martin Heidegger *De l'essence de la vérité* dans *Question I*, traduction Henri Corbin, page 189. Gallimard 1968